Document generated on 04/27/2024 7:20 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La folle au balcon

Danielle Roger

Number 76, Spring 1998

Le chagrin d'amour

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13742ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Roger, D. (1998). La folle au balcon. *Moebius*, (76), 107–109.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Danielle Roger

La folle au balcon

Pendant des années, j'ai vécu dans la terreur de la folie. La peur de devenir folle. De devenir comme elle; la folle au balcon. Pendant des années, j'ai vécu dans la crainte de cette scène atroce, mille fois répétée, dans ma fenêtre. La femme d'en face. Cette pauvre folle qui exhibait sa douleur sans aucune pudeur. Et ce qui m'apparaissait le plus terrible, je crois, était cette totale absence de pudeur.

Au moment où on s'y attendait le moins, elle surgissait brusquement sur son balcon. Échevelée, le regard fixe. Alors je savais qu'elle allait faire ce geste douloureux, animal: relever sa robe de nuit en hurlant, d'une voix rauque qui venait du ventre, le nom d'un homme. Puis, elle se laissait glisser le long du mur de briques, en pleurant comme un enfant qui espère que ses larmes vont changer la réalité. Assise par terre sur le balcon, elle se berçait, les bras croisés sur sa poitrine et elle appelait sa mère. Sa mère qu'on devinait morte depuis longtemps. Sa mère qui ne pouvait rien pour elle, et qui n'avait sans doute jamais rien pu faire pour elle.

Je l'imaginais à différents âges de sa vie et je me trouvais de plus en plus de ressemblances avec elle. Allais-je devenir tout à fait comme elle? Allais-je devenir folle? Allais-je, moi aussi, un jour d'été, exhiber ma misère sans aucune pudeur? La même souffrance mène-t-elle aux mêmes conséquences? Allais-je moi aussi tout perdre? Perdre toute dignité?

Je l'imaginais à treize ans. Elle avait déjà le cœur brisé. L'amour prenait toute la place dans sa vie. Et puis, brusquement, cet amour-là lui était retiré. Le garçon retournait à ses affaires, à ses jeux, à sa vie d'avant elle. Du jour au lendemain, il l'oubliait. Il pouvait la quitter

comme ça sans raison, sans explication, ou bien lui dire qu'il n'avait plus le goût, plus le temps, ou qu'elle s'attachait trop. Le garçon pouvait être lâche et s'enfuir. Être désolé et maladroit. Il pouvait aussi être cruel et prendre plaisir à la voir pleurer. Il avait encore l'âge de l'inconscience et de la légèreté. C'était un garçon normal qui commençait sa vie d'homme. Mais elle, de quoi était-elle faite pour être si fragile? Combien pesait son cœur déjà à treize ans? Allait-il avec les années devenir de plus en plus lourd? Qu'est-ce que la vie d'une femme? Quelle serait sa vie à elle, si chaque fois qu'un homme l'abandonnait c'était comme si elle mourait?

À quinze ans, elle s'était évanouie dans une discothèque quand son amoureux lui avait annoncé que c'était fini. Elle s'était appuyée de tout son poids sur son épaule, puis elle avait commencé à glisser dans un long tunnel noir et froid. Elle traversait de l'autre côté du monde. Elle se laissait tomber là où se taisent les choses vivantes. Là où le cœur s'arrête de battre et d'aimer. Inerte. Comme morte. Enfin arrivée là où il n'y a plus rien et où la sensation de vide est douce. Une paix très pâle qui ressemblait au ciel. À la fin des choses qui font mal. Elle avait repris conscience dans le vestiaire. On l'avait transportée là et elle n'avait rien senti. Maintenant qu'elle ouvrait les yeux, qu'elle revenait au monde, un policier lui posait des questions. Avait-elle pris de la drogue? Le jeune homme, ici présent, l'avait-il droguée? Non, il l'avait aimée, et l'idée du manque avait arrêté son cœur, figé son sang dans ses veines. Elle avait crié avec son corps. Et ce cri l'avait rendue sourde. Absente. Fermée. Elle n'avait plus rien voulu entendre. Et elle avait tué la réalité.

Je l'imaginais à vingt ans. Déjà, elle avait l'air d'une veuve. Les yeux cernés. Les larmes avaient tracé leur chemin sur son visage. Alors, même quand elle souriait, il lui restait des marques profondes de tristesse. On lui disait qu'elle ressemblait à Anna Magnani, l'actrice italienne. Tragique. Tragique. Sa vie était d'un romanesque affligeant. Sa vie était comme un très long film qui ne pouvait que mal finir. Pathétique. Le genre d'histoire où on voit toujours une femme qui veille à la lueur d'une pe-

tite lampe, devant sa fenêtre. Elle est seule. Elle attend un homme qui ne revient pas. Parti à la guerre. Porté disparu. Parti avec une autre femme. Le genre de femme qu'on épouse et à qui on fait de beaux enfants. Des petites filles avec des rubans dans les cheveux. Des petits garçons sportifs. Dans le film triste de sa vie à elle, on le voit, lui, un soir de Noël, avec sa petite famille, autour d'un sapin décoré. Il a même acheté un chien! Le salaud! Un bon gros berger anglais. Le genre de chien qui joue avec les enfants et apporte le journal. Un chien qu'on n'abandonne pas.

À vingt-cinq ans, elle en est à sa trente-troisième peine d'amour. Dur. Dur. Dans un élan de désespoir, elle essaie d'étouffer son amant avec un oreiller. Les yeux exorbités, il s'enfuit en la traitant de maudite folle. Elle déchire les draps, s'arrache les cheveux, dresse une liste de ses dernières volontés et fait des projets d'avenir. Elle se suicidera demain ou après-demain, quand elle aura repris des forces. En pleurant, elle mange les restes de leur dernier souper d'amoureux, et fait brûler les chandelles jusqu'au bout. Deux jours plus tard, elle se réveille à l'hôpital. Elle vient de rater sa neuvième tentative de suicide.

Je l'imaginais à quarante ans. Le jour de son anniversaire, elle met le feu à sa lingerie fine et décide de passer le reste de ses jours en robe de chambre. Fini l'amour. Fini les hommes. Elle prend sa retraite. Deux semaines plus tard, elle rencontre son nouveau voisin dans la salle de lavage. Son calvaire recommence. Elle passe ses soirées à écouter les escaliers. Elle achète des condoms. Rachète des sous-vêtements en dentelle. Après quatre mois de fréquentations nocturnes, très sporadiques, et décevantes, le voisin se lasse et la quitte en lui disant qu'elle n'est pas vraiment son genre de femme. Et surtout qu'elle s'attache trop. Comment se fait-il qu'à son âge elle n'ait encore rien compris aux hommes? Celui-là s'attendait à ce qu'une femme de quarante ans soit plus raisonnable. Autrement, ce n'est pas la peine.

J'imaginais que, depuis, la folle au balcon n'avait plus d'âge. Elle n'avait que des blessures. À la tête et au cœur. De vilaines cicatrices, qui portaient des noms d'hommes.